

«Le journaliste doit être les oreilles, les yeux et les jambes des lecteurs»

PRESSE • Un site web, un «mook»... Véritable OVNI dans le paysage médiatique romand, «Sept» fête ses 5 ans. Entretien avec son fondateur Patrick Vallélian.

Il y a cinq ans, personne n'aurait parié un kopeck sur votre aventure...

Patrick Vallélian: C'était un sacré pari que de vouloir lancer le premier média «post news» d'Europe et de miser sur des récits qui racontent le monde au-delà de l'infobésité qui caractérise notre époque, au-delà de l'actualité. C'est vrai, on est partis de très loin en prenant de gros risques sur un marché sinistré...

Aujourd'hui, où en êtes-vous? Sept est-il bénéficiaire?

Bénéficiaire, je ne sais pas. Bénéfique, peut-être (rires)! Plus sérieusement, nous sommes une start-up de médias en recherche depuis 5 ans d'un modèle économique viable. Disons qu'aujourd'hui, nous sommes en pleine croissance grâce à un nombre d'abonnés et des recettes publicitaires en augmentation. Cela devrait nous permettre en fin d'année d'atteindre l'équilibre économique par nos propres moyens.

Qu'avez-vous appris durant ces 5 années?

Beaucoup. Nous avons par exemple simplifié nos processus de travail, appris à travailler plus avec moins en nous concentrant sur notre cœur de métier, le slow journalisme. Le moins n'est pas l'ennemi du mieux ni de la qualité, au contraire. Nos longs formats séduisent aussi de plus en plus de lecteurs.

Avez-vous réussi à trouver votre place au sein du lectorat romand?

Nous avons des publics différents sur nos deux formats principaux, notre site sept.info et Sept mook, notre magazine trimestriel qui reprend les meilleures histoires du site. Sur sept.info,

sept mook



nous touchons potentiellement 400 millions de francophones, essentiellement des jeunes de 18 à 35 ans. Sept mook est lu par des lecteurs majoritairement âgés de plus de 40 ans. Ils ont une formation supérieure et sont intéressés par des sujets de fond. Ceci dit, le papier intéresse de plus en plus de jeunes. Nos invendus, nous les mettons par exemple à disposition des écoles. En une heure tout part, ce qui montre bien l'intérêt de la jeunesse pour le papier... et le journalisme de qualité.

Où est le problème alors?

Disons que les jeunes ont été habitués à ne pas payer pour l'information de qualité, une mauvaise habitude qui leur a été donnée par les éditeurs, mais aussi par nous, les journalistes qui, pour la plupart, n'avions pas assez réfléchi sur l'économie et la viabilité de notre métier.

Comment désormais convaincre les lecteurs qu'il est important de payer pour de l'information de qualité?

En faisant de la pédagogie, en recréant le lien avec eux, en expliquant sans relâche ce qu'est notre métier, et en misant avant tout sur le terrain. Chez Sept, nous ne faisons jamais d'interview par téléphone par exemple... Nous croyons que le journaliste doit toujours être les oreilles, les yeux et les jambes des lecteurs qui ne peuvent pas se déplacer. Ça coûte beaucoup plus cher, ça prend bien plus de temps, mais être un observateur de terrain est la garantie d'une information crédible et critique. Si on explique tout cela, on se rend compte que le lecteur est prêt à payer pour autre chose que des dépêches d'agences, qui de surcroît sont aujourd'hui de plus en plus rédigées par des robots.

Comment voyez-vous l'avenir pour Sept?

A court terme, nous voulons investir sur les nouvelles formes de narration, sous forme de textes bien sûr, mais aussi dans des formats sonores, de dessins, de photos ou de réalité augmentée. Nous allons même sur scène pour nous rapprocher encore de

nos lecteurs, mais aussi et surtout pour les questionner. Enfin, dès cet automne, nous allons également lancer des petits livres sur le slow journalisme... Notre salut ne peut venir que de notre capacité à innover et à être utile à nos lecteurs. ■

Propos recueillis par Charaf Abdessemed

www.sept.info



Patrick Vallélian, fondateur et directeur de Sept. ALEXANDER HARBAUGH

La vaccination, victime de notre amnésie collective

SANTÉ • Alors que la rougeole est en progression en Suisse, la vaccination reste le seul moyen de se protéger contre l'infection. Mais pourquoi diable répugne-t-on de plus en plus à vacciner?

«Actuellement en Suisse, 94% des enfants de 2 ans sont vaccinés contre la rougeole, dont 87% avec 2 doses de vaccins, ce qui correspond aux objectifs fixés et atteints par l'Office fédéral de la Santé publique pour tout le pays, constate la doctoresse Christiane Petignat adjointe au médecin cantonal du canton de Vaud. Tant que la rougeole n'est pas éradiquée au niveau mondial, on aura encore des flambées de cas, parfois même chez des personnes qui ont déjà été vaccinées. La bonne nouvelle, c'est que ces cas ne sont plus capables de provoquer de grosses épidémies. C'est un fait indiscutable: à l'échelle des populations, la vaccination, depuis l'invention du vaccin contre la variole par Jenner en...1796, a largement fait la preuve de son efficacité: des maladies entières ont été éradiquées ou contrôlées grâce à elle et des millions de décès ont été évités. C'est d'ailleurs à cela que l'on doit l'incroyable chute de la mortalité infantile observée dans les pays du Sud au cours des dernières décennies et partant d'une bonne part de l'améliora-



La vaccination a permis d'éradiquer de nombreuses maladies. En médaille, le poumon d'acier, calvaire à vie pour les enfants qui survivaient à la polio. DR

tion globale de leurs espérances de vie. Devant de tels résultats, comment expliquer que dans nos latitudes, certains répugnent de plus en plus à y recourir alors que l'absence de vaccination expose à la survenue de flambées épidémiques au sein des populations qui ne sont pas protégées? La rougeole bien sûr, mais par exemple en 1989, une terrible épidémie de poliomyélite aux Pays-Bas, dans des communautés opposées à la vaccination pour des raisons religieuses.

«Il y a encore 40-50 ans, beaucoup de personnes avaient dans leur entourage des personnes qui tombaient malades à cause de maladies infectieuses, répond un généraliste genevois. Qui se souvient encore des terribles poumons d'acier dans lesquelles vivaient certains malades atteints de poliomyélite? Aujourd'hui, grâce à la vaccination, ces maladies ont disparu de notre mémoire collective, faisant croire à certains que le problème ne se posait plus. C'est évidemment une grande erreur».

Fantasmes

Et ce n'est pas tout: la vaccination fait désormais l'objet, dans nos pays riches et amnésiques, de grands fantasmes, à l'heure où tout est toujours remis en question. «Mon enfant n'a

pas été vacciné et il n'a jamais rien attrapé», lancent certains, oubliant que dès lors une certaine proportion de la population est vaccinée, la propagation des virus est très largement entravée. «La vaccination provoque l'autisme et bien des maladies», entend-on encore, au mépris des résultats d'études scientifiques validées. «Bien sûr, la vaccination dans un certain nombre de cas, rares d'ailleurs, peut ne pas protéger une personne, voire même provoquer chez elle des effets secondaires ou carrément une

maladie post-vaccinale, explique notre médecin. Pour comprendre son intérêt, il faut procéder à une analyse coût-bénéfices. Car à l'échelle d'une population entière, son intérêt ne se discute même pas. En réalité, les décisions de non vaccination doivent être exceptionnelles et prises au cas par cas de manière informée et éclairée, en interaction avec le médecin traitant qui exposera au patient les risques encourus dans son cas particulier et en tenant compte de la gravité potentielle de chaque maladie». ■

Charaf Abdessemed

PUB

Tous aux urnes: Non à la hausse du prix de l'essence!

Des questions concernant les élections? Hotline électorale gratuite: 0800 0 1231 0

Votez UDC Pour une Suisse forte

UDC Suisse, case postale, 3001 Berne, www.udc.ch